I.N. 227.705

Je vous remercie bien sincèrement, monsieur Colombe, de la lettre que vous avez bien voulu m'écrire en réponse à la mienne ; pénétré des mêmes idées, et des mêmes sentimens que vous y avez exprimés avec tant de force et de noblesse, je vous suis gré de m'avoir électrisé de nouveau. Je ne puis pas combattre le monstre avec les mêmes armes dont vous vous servez contre lui ; il est dans la tournure de mon esprit, et dans le genre de talens que la providence m'a accordés, de me plus occuper des choses que des hommes, d'avoir toujours en vue l'ensemble d'une grande situation, et de développer mon objet d'une manière un peu méthodique, quelquefois peut-être un peu trop savante. Les traits que vous savez lancer contre les scélérats, et contre leurs indignes protecteurs, ces phrases brûlantes, ces rapprochemens ingénieux, ces parallèles ce tout cela est à vous. Je suis même tenté de regarder comme un avantage réel, que le petit nombre de ceux qui travaillent encore contre le succès du crime réunissent entre eux autant de talens différens qu'il soit possible d'imaginer dans une cause pareille ; car, comme le public est un être composé d'une infinité d'élémens hétérogènes, il est bien que chacun soit traité à sa manière.

Je suis toujours bien mortifié, que vous ne sachiez pas même un petit peu d'allemand. Vous seriez content, et peut-être un peu étonné de voir combien par exemple dans le deux ouvrages que je vais publier, tout en paraissant me borner à des tableaux de l'état des choses, j'ai ~~matérialisé~~ l'homme, qui est à présent, non pas la cause, mais le centre de tous nos malheurs. Mon premier but dans tout ce que j'écris pour le public, est toujours, d'inspirer du courage aux bons; mais le second, est de ne manquer aucune occasion pour exposer les méchans dans toute leur turpitude.

Vous trouverez ci-joint deux pièces, dont l'une a été écrite l'année dernière, l'autre, il y a peu de jours. Quant à celle-ci, je vous prie de me la renvoyer demain matin; car je n'en ai pas d'autre copie, et elle doit partir demain pour Londres, où on l'imprimera en Anglois, dans une des meilleures feuilles publiques. Elle est calculée sur l'état actuel de l'opinion en angleterre; c'est sous ce point de vue ci que je vous prie de la juger; elle ne contient pas, bien s'en faut, "ma pensée toute entière", mais elle ne

contient rien qui ne soit dans ma pensée ; et ce n'est pas un sophisme que j'avance, c'est ma conviction intime ; ma notre situation actuelle est meilleure même que celle qui l'a précédée, pourvu que nous sachions en profiter.

L'autre pièce a été composée avec plus de soin, et je puis dire, qu'elle est puisée au fonds de mon ame. Je sais d'avance que vous serez d'accord avec les principes et le sentimens dans lesquels elle est faite ; quant au style, veuillez ne pas oublier, que ce n'est que depuis six ans tout au plus, que j'ai osé écrire en Français ; et que ce seroit un miracle, si on ne retrouvoit pas par tout le plis et les habitudes d'un homme qui a si long-tems travaillé dans une langue dont l'esprit ressemble si peu à celui de la Votre. Avec cette condition préalable, je suis que vous ne lirez pas cette pièce sans quelque plaisir.

La mort de Pitt est un des événemens majeurs de l'époque actuelle. après m'être livré pendant toute la journée à la consternation et à la douleur que m'a causée cet événement sans plus d'un rapport, je commence aujourd'hui à réfléchir politiquement ; et sous ce

point-de-vue là je ne hésite pas à vous avouer (quoique je ne voudrois pas le dire à tout le monde) qu'il y a telle nouvelle combinaison qui pourroit le rendre bienfaisant pour l'Angleterre, et par conséquent pour l'Europe. Pitt étoit fini ; il avoit survécu à sa gloire ; dans six mois d'ici on en auroit dit autant des derniers restes de sa popularité. Tout dépend du choix qu'on fera pour le remplacer ; et je voudrois (ce qui m'arrive rarement) franchir trois jours de ma vie, pour arriver à Mardi soir, où nous aurons des nouvelles qui décideront pour longtemps de nos destinées communes.

Voici les deux écus que vous avez bien voulu payer pour moi. Agréez les hommages de mon dévouement invariable.

Gentz

Le Demandre 9 Fevrier 1806

Gentz

ZU I. N. 227.705

My dear Count, I am extremely grateful for the letter you were kind enough to write in answer to mine. I am myself imbued with the same ideas and the same feelings you express in it with such conviction and such loftiness of style. I am indeed grateful to you for inspiring me again. I cannot fight the enemy with the same weapons you use against him; my turn of mind, as indeed the kind of gifts given to me by Providence, makes me take greater interest in things than in people, and I tend to have a global picture of something big, and to develop my theme rather methodically, sometimes perhaps rather too eruditely. The poisonous shafts you are so good at hurling against the wicked and their unworthy protectors, those stinging turns of phrase, those ingenious comparisons you draw, those scathing parallels, all these gifts are yours, and yours alone. I am even tempted to believe that it is highly desirable that the few who are still working against the success of crime should together offer the greatest imaginable variety of gifts in fighting for such a cause; since, just as the public at large is a creature made up of a vast number of different elements, each needs to be treated in the way it requires.

I still feel rather hurt that you do not even know a word of German. You would be pleased, and possibly somewhat surprised to discover, for example, in the two works I am going to publish, even ~~even~~ though I have appeared to limit myself to pictures from 'L'état des Choses' (=The State of Things), how far I have ~~shown(?) how Man at~~ mistreated Man, who at present is not the cause but at the centre of all our woes. My chief aim, whenever I am writing for the public at large, has always been to encourage the good, but the next most important has been to use every opportunity to show up the wicked for what they really are.

I am enclosing two ~~plays~~ pieces, one of which was written last year and the other a few days ago. I must ask you to return the latter to me tomorrow morning, as this is the only I copy I possess, and I am sending it to London tomorrow where it is to be published in English, in one of the best journals. ~~printers(?)~~. It is based on the present state of public opinion in England, and I would ask you to judge it from that point of view; it is a long way from containing all my thoughts, but there is nothing in it that is not a part of what I believe, and in it I am not advancing an interesting hypothesis, I am myself deeply convinced that our present situation is better

WIENER STADT- U. LANDESBIBL.

ZU I.N. 227.705

than the last one, provided that we can make full use of it.

The other ~~play~~ piece was written with greater care, and I can say in all honesty that it came directly from the heart. I already know that you will agree with the principles and the ideas which inspired it; with regard to the style, please remember that I have only dared to write in French for six years at the most, and it would be quite incredible if it did not bear witness everywhere to the habits and characteristics of a man who spent so long working in a language whose very spirit is so very different from that of French. Bearing this in mind, I have no doubt that you will enjoy reading this ~~play~~piece.

Pitt's death has been one of the most important events of the present time. After giving myself up for the whole of yesterday evening to the grief and dismay aroused by such an event for more than one reason, I have begun to consider it today from a political standpoint; and from this point of view I cannot help but say to you (although I wouldn't want to say so publicly) that there are various possibilities which might make such an event advantageous for England, and for Europe therefore as a whole. Pitt was finished; he had outlived his reputation; in six months from now people will be saying the same about the last vestiges of his popularity. Everything depends on who will be appointed to replace him; and I would willingly (I don't often say this) give up three days of my life to get to Tuesday evening when we shall hear news which will decide our common fate for quite some time.

Enclosed are the two crowns you were kind enough to pay on my account. In the meantime, please remember me as your devoted friend

Gentz

Sunday 9 February 1806

WIENER STADT- U. LANDESBIBL.